

L'ECOLE DANS LA GUERRE

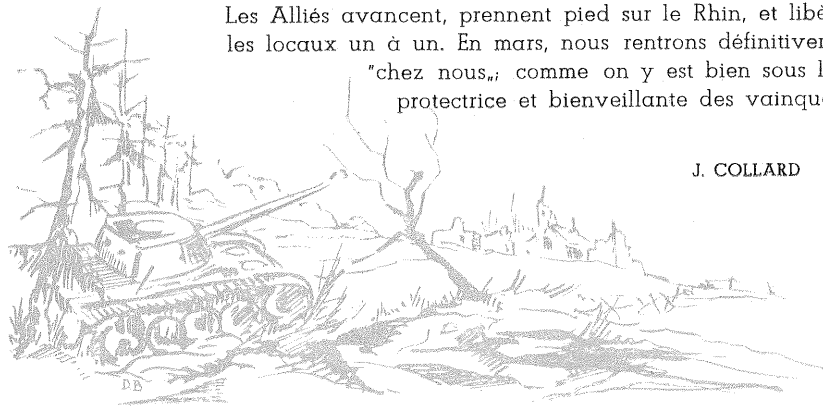


IN mai 40. Horizon sombre; chacun tâche de se dominer pour se remettre à l'ouvrage; la vie continue malgré la tourmente. Pour les uns, celle-ci comptera comme une parenthèse; pour d'autres comme un calvaire douloureux, comme prélude de souffrances pour n'avoir plus avoir, au sortir des affreuses ténèbres, qu'à fouiller les débris de leur cœur et les lambeaux de leurs espérances. Coûte que coûte, il faut aller au-delà des tombeaux ouverts où gisent, disait Barrès, "Nos Seigneurs les Morts".

Les cours reprennent. Le souvenir des incidents et complications parfois pénibles de 40 à 44 s'estompe dans le lointain. Au cours de 44, les visites des gris, officiers et médecins, se multiplient: il s'agit de transformer en hôpital de l'arrière tout le bloc des 4 Ecoles du Centre, d'où nécessité d'éventrer des murs, d'installer eau et électricité jusqu'au moindre recoin, de transformer le hall de l'Ec. M. F. en cuisine et la salle Goblet en salle d'opération modèle, et à quel prix! où jamais ne pratiquèrent les chirurgiens. Le 18 août, ces tristes sires prennent place à les voir, pour des années; des blessés arrivent accompagnés naturellement de souris grises: elles et eux se posent en conquérants, en maîtres, en êtres de race supérieure. Nous, on serre les poings. Pas pour longtemps; le dimanche 3 septembre, grand départ, nettoyage par le vide. Le 10, nos amis d'U. S. A. font leur entrée triomphale et délirante et succèdent aux orientaux de sinistre mémoire. Force nous est de chercher asile: d'où visites à l'Hôtel de l'Europe, à l'Ecole du Sacré-Cœur, après arrangement avec cette dernière, nous rentrons en possession de quelques locaux pour reprendre les cours après la Toussaint. Le lundi 18 décembre, la sinistre nouvelle éclate: les Boches avancent aux confins de Stavelot, adieu compositions de Noël; élèves et professeurs s'égaillent; l'école devient le premier hôpital de l'arrière et ne rouvre ses portes que dans la troisième semaine de janvier, mais dans nos abris sous la conciergerie et dans nos caves, chez M. Louis Bertholet et dans l'habitation du Directeur et ce, avec horaire partiel.

Les Alliés avancent, prennent pied sur le Rhin, et libèrent les locaux un à un. En mars, nous rentrons définitivement "chez nous," comme on y est bien sous l'aile protectrice et bienveillante des vainqueurs.

J. COLLARD



L'ECOLE D'AUJOURD'HUI



U tableau de la vie scolaire d'autrefois, il faudrait opposer celui de la vie d'aujourd'hui. Sous des apparences différentes, la même réalité se prolonge. Evolution, mais non opposition.

Ce sont toujours les mêmes élèves, bûcheurs ou paresseux, volontaires ou apathiques, intelligents ou bouchés à l'émeri, avec toutes les nuances intermédiaires entre ces extrêmes, L'âme de l'adolescent pourrait-elle changer? Pareille aussi l'âme de ceux qui dispensent à la jeunesse éducation et instruction.

Mais l'extérieur n'est plus le même. Oh! ces «groupes» photographiés en fin d'année scolaire et qui datent d'une cinquantaine d'années! Que de nobles barbes, de moustaches conquérantes ou désabusées, de bottines à élastiques et de jaquettes très académiques. C'était la mode... De nos jours, on est plutôt pour le genre sportif, anglo-saxon: cheveux au vent, cravates gaies, vestons clairs. Les maîtres semblent plus proches par l'aspect et les goûts, des jeunes gens qu'ils dirigent. Est-ce une illusion?

L'aspect des étudiants n'a pas moins évolué. Où sont les cols en celluloïd d'autrefois, les complets avec gilet haut-boutonné, et les longs bas de laine noirs à jarretières qui dissimulaient pudiquement les genoux? On se servait de plumes «ballon», on se gardait bien de porter la montre que le parrain avait offerte, à l'occasion de la première communion et que l'on réservait pour les grandes circonstances, on logeait ses livres et cahiers dans une serviette de toile cirée. Aujourd'hui, des mioches en short et lacoste aérée, arrivent en sixième année avec un chronomètre de précision, Swiss made, waterproof, et tout et tout, un stylographe hautement perfectionné, une serviette de cuir fauve, et même la chevalière au petit doigt, s'il vous plaît! Et les jours de pluie, plus de caban à l'odeur de chien mouillé, mais toute la gamme des blousons imperméabilisés dont les militaires des U. S. A. ont apporté la mode sur le continent.

La moindre nouveauté n'est certes pas la gracieuse présence dans l'établissement d'un essaim toujours plus nombreux de jeunes filles, nos élèves. L'Athénée royal est mixte, en effet, et cette formule de coéducation parfaitement naturelle et saine n'offre que des avantages.

Des personnes, passons aux bâtiments. La nouvelle école, avec ses moellons verdâtres et ses cordons de briques rouges et de pierre de taille n'a rien de rébarbatif mais rien non plus de bien séduisant. L'absence de style — on ne peut considérer comme tel le style administratif — est compensée par l'étendue considérable et pourtant encore insuffisante, du complexe scolaire. Les classes sont spacieuses, les couloirs, le vaste préau permettent une circulation aisée. L'équipement se modernise et se complète sans cesse. Le mobilier scolaire — bois clair et tubes d'acier — est coquet et pratique. Il ne s'agit plus de graver ses initiales dans la tablette de son pupitre et disons à l'honneur de nos élèves qu'ils s'en abstiennent d'eux-mêmes.